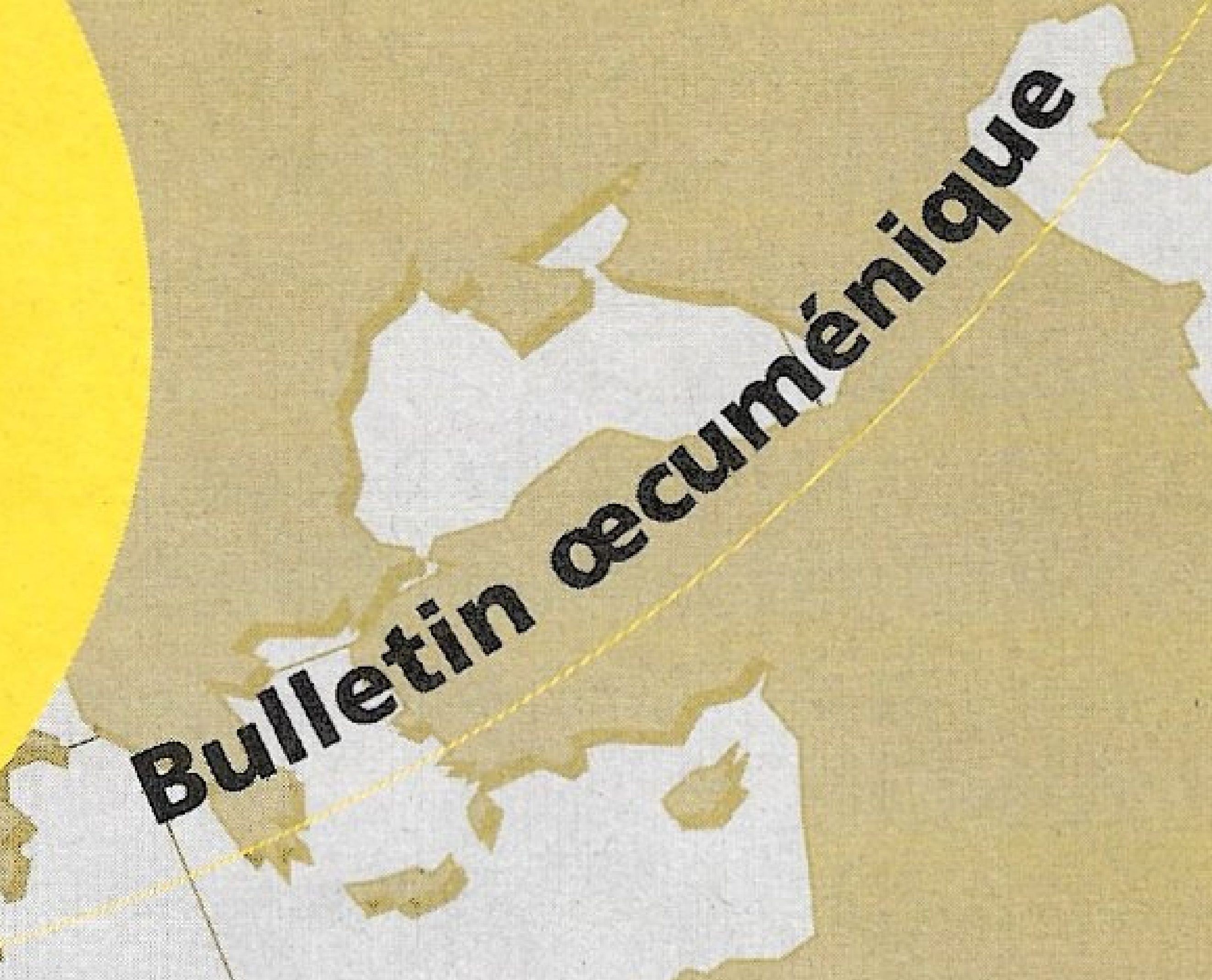
Interrogation
Bulletin œcuménique
Nº 4 – juin 1996
Paraît 8 fois par an



Mort de l'arbre, mort dans l'âme ou mors-aux-dents?

S'aider parfois de symboles pour réfléchir.

Disons qu'en allant vous promener en forêt, vous tombez sur un copain bien enraciné, mais qui meurt visiblement sur pied. Plus de printemps en perspective, plus de bourgeons au bout des branches, l'écorce qui se défait par plaques au tronc... Inévitables comparaisons avec nos maladies les plus féroces. Et puis, les réflexions-réflexes sur l'environnement, la pollution, les pluies acides. Vous avez dit «réflexe»? Plus capable de penser en dehors des conditionnements, si critiques ou constructifs soient-ils? Après tout, cet arbre imposant, pluricentenaire sans doute, est peut-être tout bonnement en train de mourir de vieillesse.

Pesanteur et rigidité des idées toutes faites. La terrible facilité au dogmatisme, la paresse d'esprit rassurante de généraliser («tous les...»), au lieu de reconnaître les différences et les nuances qui font et sont la vie même. Elles sont vite construites, les chapelles de l'intolérance. Les bannières blanche, rouge ou noire ont démontré leur impuissance radicale à affronter les problèmes du monde sans tomber dans la défense d'intérêts particuliers ou dans toutes formes insidieuses de totalitarisme.

D'un autre point de vue, il y a le risque d'une inertie confortablement campée sur les acquis: il reste l'impérieuse urgence de prendre parti, face à l'injustice, au démantèlement social et à l'exploitation, face à la déshumanisation rampante de notre société.

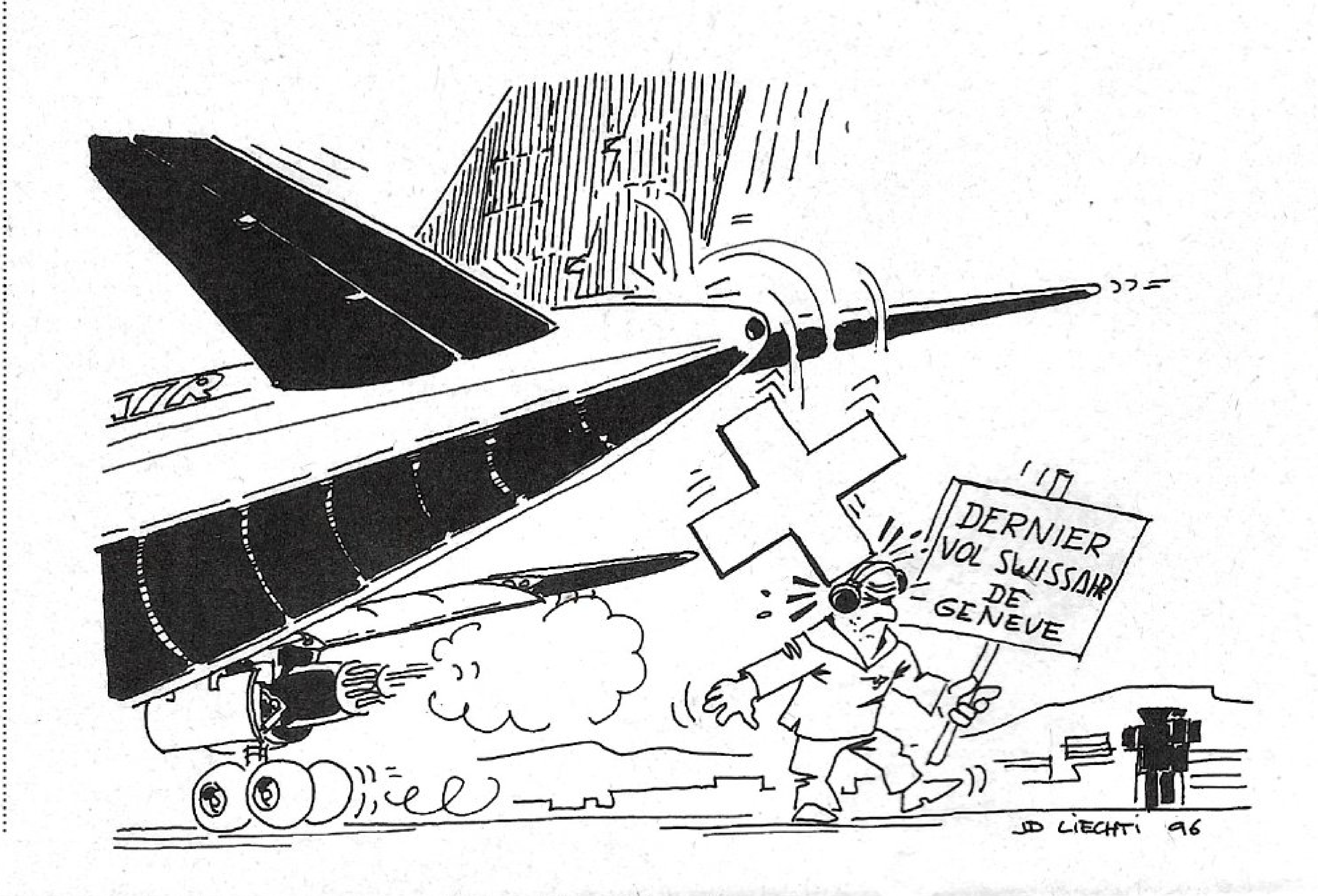
Qu'est-ce qui fait fuir nos volontaires de retour du Sud? Qu'est-ce qui les chatouille de l'envie irrépressible de repartir de Suisse après ces quelques années d'engagement, à tenter de partager le quotidien de populations parmi les plus défavorisées?

Un film cubain de Valdez donnait il y a quelques années une esquisse de réponse possible: au-delà des rêves de promotion individuelle, qui ne sont pas négligeables, il y a les défis plus larges de toute une société à reconstruire, à élargir, à assouplir sans cesse en ouverture et solidarité. Pour qu'elle soit capable d'adaptation aux réalités et défis réels de ce temps. Quelle place est encore donnée chez nous à ces aspirations, à ces initiatives d'un changement en profondeur?

Il a bon dos, l'arbre, comme symbole pour réfléchir: ça ne l'empêche pas de mourir sur pied, mon copain. Et puis, vous avez sûrement votre idée sur tout ça, vous...

Pierre-Yves Maillard

Fractures



par Bernard Grangier

La crise provoquée en Suisse (romande surtout) par la décision de Swissair de rapatrier tous ses vols longs-courriers de Cointrin (Genève) à Kloten (Zurich) a été un révélateur de l'inconscient collectif sur les mythes enracinés en chacun de nous, confrontés brutalement à l'évolution économique et financière de notre pays et du monde.

Swissair était pour les Suisses une image analogue à celle du lancer de drapeau, du Cervin ou du cor des Alpes. C'était une partie de leur âme. Et tout-à-coup, Swissair se comporte comme une entreprise ordinaire, où seul le profit prime, faisant peser un danger non seulement pour la Suisse romande, mais pour la Suisse entière. Quel scandale! C'est la fracture dans les esprits. C'est comme si le drapeau s'était envolé, le Cervin écroulé ou le cor des Alpes transformé en trombone à coulisse. La Suisse n'est plus ce qu'elle était, ou plutôt ce que nous en avions gardé au fond du cœur, quelque chose de familier, d'immuable, de rassurant. Notre ethnonationalisme folklorique en a pris un sérieux coup. Et voilà les antagonismes larvés qui se réveillent: gare au «Röstigraben», aux incompréhensions réciproques. La question fondamentale est de savoir où se situent nos racines, nos valeurs sûres, à quoi se raccrocher dans un monde de plus en plus fluctuant, insécurisant, fait de tensions et de remises en cause incessantes.

Mais les chocs ont aussi leurs effets salutaires: ils obligent à regarder la réalité en face, à se serrer les coudes (les Romands en ont fait l'expérience!), à rechercher le dialogue et la solidarité. Tout dépend évidemment de l'importance et de la profondeur de la fracture et du temps nécessaire au rétablissement et au changement acceptable par tous. Là se situent les enjeux: ou faire un pas en avant avec une dynamique nouvelle ou se rebeller, se durcir et peut-être «casser la baraque» avec des effets dévastateurs.

Cette adaptation aux événements brutaux n'est globalement pas naturelle chez nous, mais la crise et son cortège de fractures diverses nous y obligent. En fait, la Suisse ne peut plus vivre comme le riche qui discute à table de la faim des pauvres. Les vitres éclatent et la rumeur de la rue parvient jusqu'à ses oreilles avant d'envahir sa tranquillité et ses certitudes. C'est inconfortable, mais sans doute source de richesses pour tous.

Par courrier normal...

par Gilbert Zbaeren

C'était arrivé souvent
Avec ses nombreux déménagements
Certaines personnes
De ses amis de l'étranger
Des personnes qu'elle rencontrait
Au fil de ses engagements
Aux côtés des plus pauvres,
Aux côtés des exclus,
Continuaient de lui adresser
Leur courrier
Chez ses parents

Pourtant cette fois
Pas de timbres étrangers
Un bon timbre helvète
Et adressée du lieu d'à côté!!

La lettre avait été placée
A la place réservée
A «sa» poste restante
La concernant elle ou son mari.

La lettre avait été un peu
Oubliée.
Oh juste une semaine
Mais elle suscitait
Une franche curiosité
Chez les nièces, les parents
Les frères et sœurs

L'écriture était tracée
Avec soin
Elle était déformée
Ou tracée par une main
Inhabituée à écrire,
Et l'adresse sommaire...

Le suspense était
A son comble quand
En fin de semaine
Ils sont arrivés elle et son mari.

Le charriage était de mise
Qui peut bien t'écrire du pays?
C'est une farce....!
Tu pourrais donner ton adresse à tes
Admirateurs...

Les enfants de la famille,
Qui s'étaient retenus d'aller guigner
Dans l'enveloppe
Poussaient pour qu'elle soit
Enfin ouverte.

C'était intrigant...
L'écriture
La simplicité de l'adresse
Et...
Son épaisseur...

Le couteau ouvre l'enveloppe
Enfin chacun va savoir.

Mais qu'est-ce que c'est...???

Le tout est emballé dans un papier
Tout simple
Avec une indication
Tracée de la même écriture

«Pour les Pauvres»
(avec un «P» majuscule)

Et
Emballé par ce papier
Tout simple
Apparaissent
Dix billets de mille francs!

Les visages sont devenus graves

L'étendue du geste...
La confiance accordée...
La reconnaissance des engagements
Auprès des plus pauvres...
Le signe d'espérance...
Et...
Un tas de questions

...

ANDRÉ FOL

Temps de crise,
temps de croire?

Préface de Georges Haldas
Postface de Christian Duquoc



Saint-Augustin

Propos recueillis par Michel Bavarel (Paroisses Vivantes, avril 1996)

Prêtre genevois né en 1941, André Fol a affiché dans son bureau de la prison où il est aumônier les deux idéogrammes chinois qui figurent sur la couverture de ce livre. L'un signifie «risque» et l'autre «chance». Ensemble, ils expriment le concept de crise. L'auteur de ces «notes de voyage au pays de la maladie» traverse une épreuve où il court des risques mais qui l'amènent aussi à porter un autre regard sur l'existence, le temps, la fragilité...
André Fol était également ancien aumônier de FSF et correspondant d'Interrogation.

«Ce n'est pas un récit rédigé au retour, mais au cours du voyage. Quand survient une tempête, on la dépeint, un incident, on l'enregistre...» Dès le séminaire, André Fol déverse ses trop-pleins d'émotions – joies ou peines – dans un carnet. «En tant qu'aumônier de prison, j'ai un ministère d'écoute. Pour écouter, il faut un esprit aussi libre que possible.» C'est le rôle de l'écriture: cracher le noyau qu'on a dans la bouche. «Aussi, quand je sors de chez le médecin avec un diagnostic de tumeurs au foie et au pancréas, mon premier réflexe, c'est de prendre mon carnet.»

Trois ans plus tard, André lutte toujours contre la maladie et il nous livre ses «notes de voyage» sous le titre Temps de crise, temps de croire? *(thème du dernier parcours de l'Atelier œcuménique de théologie de Genève dont il est le codirecteur). Ce sont surtout des réflexions sur la prière et la souffrance qu'il souhaite partager. «En tant que prêtre, je connaissais la «théorie», mais il m'a semblé découvrir d'autres choses à dire. Sans aucune prétention, timidement, en soulignant qu'il ne s'agit que de ma propre expérience, pas plus.»*

Face à un aveugle de naissance, ses disciples demandent à Jésus qui a péché, lui-même ou ses parents (Jean 9, 1-2). Ne se pose-t-on pas de semblables questions quand on est atteint d'une grave maladie?

On a tendance aujourd'hui à tout mettre sur le compte du psychosomatique. On dit: il s'est fait un cancer. Si le psychisme n'est sans doute pas étranger à la maladie, je n'accepte pas pour autant d'être déclaré coupable de mon cancer. J'accepte encore moins d'y voir la volonté de Dieu. Dans l'Évangile, Jésus répond clairement «ni lui, ni ses parents», mais j'ai l'impression qu'il n'a pas été entendu. En cas de malheur, collectif ou individuel, on dit et répète: «Qu'est-ce qu'on a fait au Bon Dieu pour qu'arrive une telle chose?» Pour moi, cela revient à donner à Dieu un visage odieux.

Celui d'un Dieu qui punirait...

Tout à fait. Le discours a fluctué. Il fut un temps où c'était Dieu qui nous envoyait toutes nos souffrances. Puis on a tempéré le langage en disant qu'il les permettait, mais on ne sortait pas d'une conception selon laquelle Dieu détermine notre état de santé. Il peut décider qu'André Fol n'aura pas de tumeurs et ne le fait pas. Une telle idée m'est insupportable. Jésus nous a dit que Dieu est notre Père. Ordinairement, un père n'est pas celui qui provoque la souffrance de son fils. Il est plutôt celui qui souffre lui-même de la souffrance de son fils et se tient auprès de lui.
Peut-on deviner le sens de cette souffrance?

Je trouve difficile de trouver un sens à la souffrance – on risque trop d'utiliser des mots qui feront mal à celui qui souffre. Cependant, on ne peut pas non plus dire que la souffrance n'a que des conséquences négatives. Sans la considérer comme un bien, il y a dans nos vies des moments de souffrance qui nous rendent plus attentifs aux autres, qui nous permettent de dépasser nos schémas sur le bien et le mal, nos jugements sur les bons et les méchants... La souffrance favorise certaines découvertes.

Une telle maladie limite l'horizon...

Nous savons bien que nous ne sommes pas immortels, mais nous le savons avec notre tête et nous agissons souvent comme si nous l'étions. Quand le temps se gâte, on a la confirmation qu'on a un avenir court – même s'il n'est pas nécessairement plus court que celui des autres. Alors tout prend du sens, de la couleur. Plus rien n'est banal, le printemps, c'est fantastique. Quand j'étais gosse, les choses avaient du prix par leur rareté. Aujourd'hui, on voit des enfants pour qui plus rien n'a d'attrait. Il en va peut-être de même avec le temps. Quand on en dispose en abondance, on peut le trouver tout gris, ce n'est plus le cas quand il devient rare.

Quelle prière adressez-vous à Dieu?

Je ne parle qu'en mon nom et il faut que chacun se sente à l'aise pour présenter toutes ses requêtes au Père. En ce qui me concerne, cependant, je ne Lui ai jamais demandé de m'enlever mes tumeurs. Cela voudrait dire que c'est Lui qui les a mises ou qu'Il a quelque chose à voir avec elles. Je ne peux pas l'admettre. Ma prière, c'est qu'Il reste présent. Dans la vie spirituelle, il peut y avoir des périodes de nuit, mais je dis au Père que ce n'est pas le moment de me cacher son visage – parce que je ne serais pas sûr de tenir le coup. Et je Le prie de m'envoyer son souffle, son Esprit: j'en ai terriblement besoin.

Editions Saint-Augustin
1890 Saint-Maurice (Suisse)
255 pages

Dieu en Haïti?

par Jean-Marie Pasquier

«Un Dieu qui semble avoir tourné le dos à notre pays traumatisé par des situations angoissantes qui mettent en péril les gens et les biens» écrivait *Le Nouvelliste*, quotidien de Port-au-Prince, le 22 avril dernier. Dieu aurait-il déserté la «Perle des Antilles»? Apparemment, c'est tout le contraire. Le nom du «Bondié» et de ses saints est écrit partout: sur les pare-brise des tap-tap qui sillonnent la ville, à la porte des bars, sur les enseignes des multiples écoles privées qui poussent comme des champignons un peu partout. La religion est omniprésente. Les églises de toutes dénominations se côtoient dans les quartiers les plus pauvres. C'est à qui aura le haut-parleur le plus puissant. 17'000 personnes se bousculaient pour le grand rassemblement charismatique du week-end après Pâques. Il faut dire qu'on annonçait une séance de guérison...

Ce peuple a tant besoin d'être guéri, à tous points de vue. Il a tant souffert, il est si profondément blessé. Il a tant rêvé, tant espéré. Et aujourd'hui, après les années terribles de la répression et de l'embargo, alors même qu'un certain calme est revenu, il a de la peine à croire qu'un avenir différent est possible, à vues humaines. Alors, comment ne pas lever les bras vers Dieu? Foi des humbles ou «opium du peuple»?

Un peuple qui, selon certains, est tout juste bon à se laisser manipuler, comme l'écrivait au lendemain de Pâques un journaliste dans *Le Matin* (journal haïtien pour le peuple haïtien), sous le titre: «La voix du peuple: Crucifie-le! Crucifie-le!» Comme la foule de Jérusalem réclamant la mort de celui qu'elle avait adoré, le peuple haïtien n'est bon qu'à se laisser entraîner à la catastrophe, comme la terre que les eaux entraînent vers la mer, laissant le pays sans vie. Telle est la leçon de l'histoire, ainsi «éclairée» par l'évangile: chaque fois qu'on a voulu faire confiance au peuple et construire à partir de la base, on est allé au désastre. C'est à partir d'en haut, en misant sur l'élite, sur l'intelligentsia, que l'on pourra assurer au pays un avenir meilleur.

Heureusement, au-delà d'une religiosité qui frise la superstition, et surtout à l'opposé du cynisme de certains politiciens, il y a une autre réalité, profondément humaine, mais je la crois aussi «divine», que j'ai découverte au cœur du peuple des pauvres. Des pauvres à qui on a su faire confiance, et qui une fois de plus relèvent la tête et unissent leurs mains pour se mettre debout. Cette «résurrection», je l'ai vue dans ces «cités» – entendez bidonvilles – de Port-au-Prince, Cayes et Jérémie, – c'est là que travaille Anne volontaire FSF - où des femmes, aidées par les Petites Sœurs de l'Évangile, réussissent à gagner la vie de leur famille en faisant de la broderie. Tout le monde s'y met, même les grands garçons...

A une plus vaste échelle, sur le Plateau central, plus spécialement à Pandiassou et environs, les Petits Frères et Petites Sœurs de l'Incarnation, eux-mêmes aidés par des volontaires FSF (Marie-Pascale, Maurice, Sophie) ont misé à fond sur la capacité des paysans à se mettre ensemble pour mieux se remettre debout. Groupements d'hommes et de femmes qui veulent vivre dignement et préparer un avenir différent pour leurs enfants, et en même temps communautés chrétiennes de base où se partage et se célèbre la vie du Crucifié ressuscité. Ce sont eux qui ont connu la passion et la croix, ce sont eux aussi qui proclament que Jésus est vivant. Pas seulement dans le ciel, mais au cœur de cette vie encore bien dure, mais traversée d'espérance.

Une journée à Calderitas (Salvador)

par Anne-Catherine Bickel
Volontaire GVOM au Salvador

Aujourd'hui, Rudy, agronome de la FUNPROCOOP* pour la région de San Vincente, Jésus, le promoteur et moi allons à Calderitas. C'est une petite communauté repeuplée après la guerre. Elle se trouve dans la région de San Vincente, municipalité de Tecoluca gagnée par le FMLN lors des dernières élections. A Calderitas, la FUNPROCOOP a construit une petite école de formation pour les coopérateurs de la région.

«Nous apprenons par nos erreurs!»

Nous devons réunir tous les producteurs des coopératives de la région qui ont une culture de riz avec de l'engrais biologique, environ 35 personnes. L'année dernière, l'institution a expérimenté la culture du maïs avec cet engrais sur la base d'une formule mal calculée et les résultats ont été désastreux. Les coopérateurs se sont retournés contre l'institution. Le brillant agronome, inventeur de la formule a été congédié, mais il faut maintenant reconquérir la confiance des coopérateurs. Une erreur de ce type a de graves conséquences, les agriculteurs produisant à peine ce dont ils ont besoin pour se nourrir. Avons-nous définitivement perdu toute crédibilité? Toutes ces question nous tournent dans la tête pendant notre voyage sur les chemins caillouteux de cette région complètement déboïsée aux collines jaunissantes où le manque d'eau est évident.

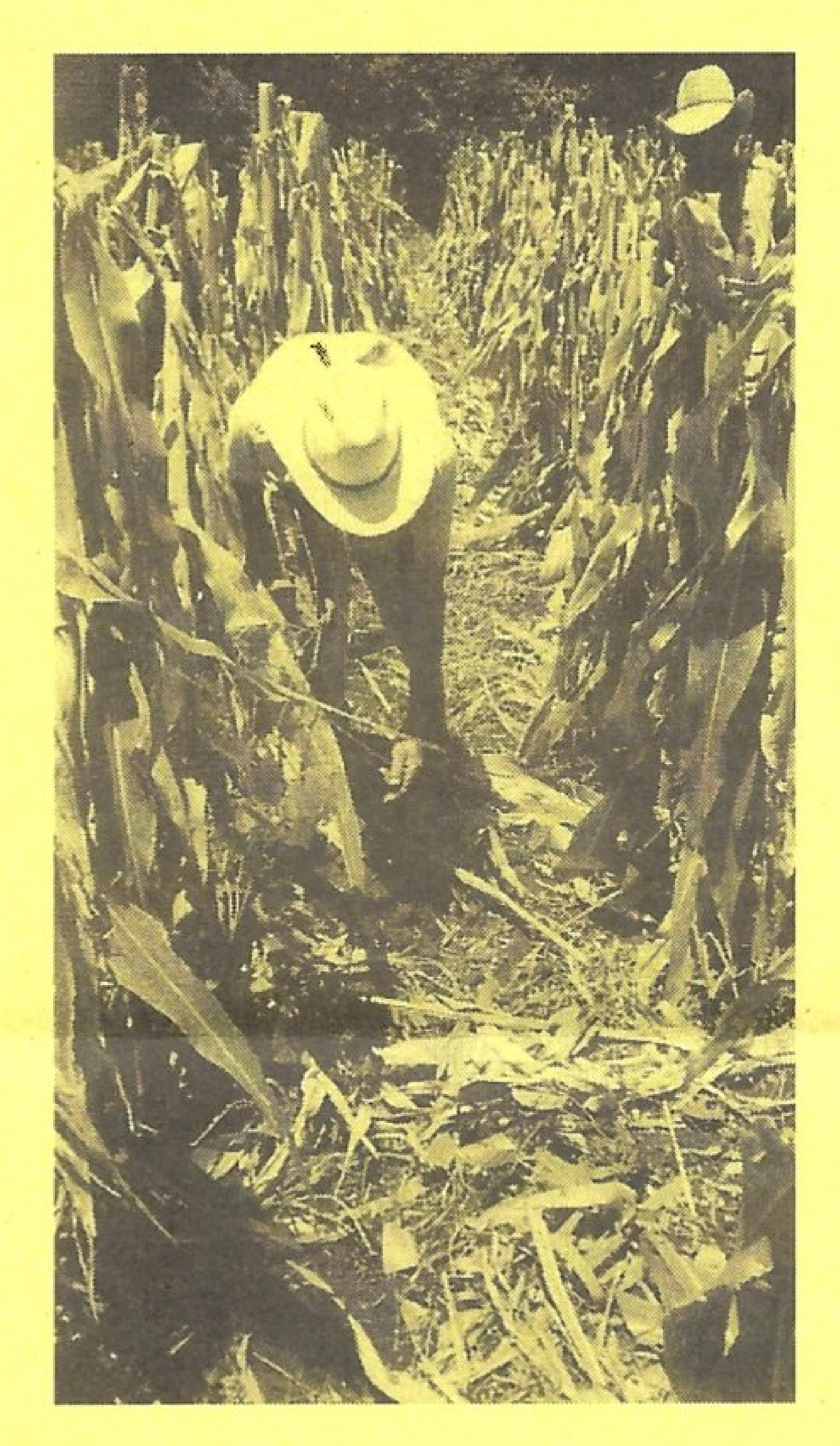
Pendant cette réunion, notre tâche consiste surtout à permettre aux coopérateurs de faire part de leurs critiques, d'accepter le fait que l'erreur commise eut des conséquences désastreuses et d'informer des nouvelles mesures mises en place. Personnellement je dois aider les deux autres compañeros quant à la manière de réaliser la journée. Nous nous sommes répartis les divers moments.

23 producteurs de 5 coopératives nous attendent. Plusieurs d'entre eux ont marché plus de 3 heures. Nous introduisons la journée et chacun peut exprimer ce qu'il attend. La plupart disent qu'ils viennent pour apprendre et connaître de nouvelles techniques, pour échanger leurs expériences avec d'autre agriculteurs et avoir de nouvelles idées pour appliquer l'agriculture biologique et avoir de meilleurs résultats.

Rudy explique le but de la journée, les raisons pour lesquelles il est nécessaire de promouvoir l'agriculture biologique au Salvador; la réalité du déboisement, l'érosion et le manque d'eau.

Don Tito, l'un des agriculteurs, souligne l'importance de ne pas croire qu'avec une seule activité organique comme l'application d'un engrais,





Certains expliquent comment ils sèment, comment ils utilisent le fameux engrais organique avec les résultats obtenus. Quelques-uns ont aussi essayé avec des légumes.

Seulement 30% des participants n'utilisent que de l'engrais biologique, la plupart utilise du chimique au moment de la deuxième fertilisation. C'est l'expérience de Juan qui explique: *lorsque je vis mes pousses toutes jaunes et sèches, je me dis, non je ne peux pas risquer ma récolte, c'est l'alimentation de ma famille, alors j'ai mis du chimique et ainsi j'ai réussi à avoir quelque chose!*

Les meilleurs résultats furent 30 quintaux de maïs pour chaque manzana (env. 100m2): la plupart ont récolté entre 8 et 16 q par manzana, 2 n'ont produit que 2 quintaux. La production du maïs dans cette région varie entre 25 et 35 q selon les conditions climatiques.

Ces résultats ont été exposés et les participants ont réfléchi en groupe sur les causes d'une production bonne, moyenne ou franchement mauvaise. La réunion qui a suivi a été vraiment intéressante.

Don Cipriano, producteur et président de la coopérative du Machacal prend la parole en premier: *Franchement, nous on ne l'a pas pris au sérieux cette histoire d'agriculture organique, on a juste semé un petit peu pour voir. Alors évidement, les résultats ne sont pas fameux. En plus, les pluies ont pourri une partie de la production. C'est difficile de dire si la cause est l'engrais, notre manque de volonté ou la nature, maintenant oui on y croit un peu plus, la prochaine fois ça ira mieux.*

Diego de Paz Opico dit: *Nous, on ne se souvenait plus de la formule, alors on n'a pas respecté les mesures on a mis beaucoup plus de «Gallinaza» parce qu'il nous semblait bien sec. Mais cela fonctionne mieux avec le frijol et les légumes. On ne se plaint pas. Il faut dire en plus que si on commence à produire avec de l'organique, il ne faut pas croire que ça va marcher du premier coup, le sol est*

nous ne pourrions ni avoir des résultats convainquant, ni transformer substantiellement notre «medioambiente».

Don Tito est un des agriculteurs qui se forme comme promoteur de l'agriculture organique dans la GECA**, Ecole d'Agriculture Biologique de la FUNPROCOOP, à raison de 6 semaines par année. Aussi fait-il référence à ses cours où il apprend les formes d'analyse des terres, les constructions en terrasses, etc. Finalement, il souligne l'importance de voir l'agriculture organique comme un processus intégral où chaque élément de la nature est interdépendant, d'où l'importance d'appliquer toute une série de mesures qui aideront à protéger notre terre, comme le faisaient nos ancêtres. Cela renouvelle constamment les richesses de la terre au lieu de l'épuiser comme nous le faisons actuellement.



plein de chimique, il n'a pas encore récupéré sa richesse. Nous, nous allons semer, cette année, du frijol d'engrais pour enrichir la terre.

Fermin ajoute: *Nous avons vu que le maïs que nous produisons avec l'engrais organique est beaucoup plus lourd et que les tortillas ont un goût délicieux.* Oscar: *Nous avons aussi vu que cela dépend du genre de semences; l'hybride n'est pas bien avec l'organique, le «criollo» a donné de bons résultats.* Pour Don Salomon, *cela dépend de la qualité du sol, les compañeros de la Suiza (Coopérative située dans le pli du volcan de San Vicente) auront toujours de bons résultats parce que leur sol produit. Bien sûr, personne n'y a touché pendant la guerre, il n'ont même pas besoin d'engrais. Mais nous, il faut d'abord que nous réalisions un travail de terrassement, de fertilisation enfin comme disait Tito, il faut réaliser un grand boulot pour redonner vie à notre sol!.*

Finalement, nous avons pu établir que les principales causes sont:

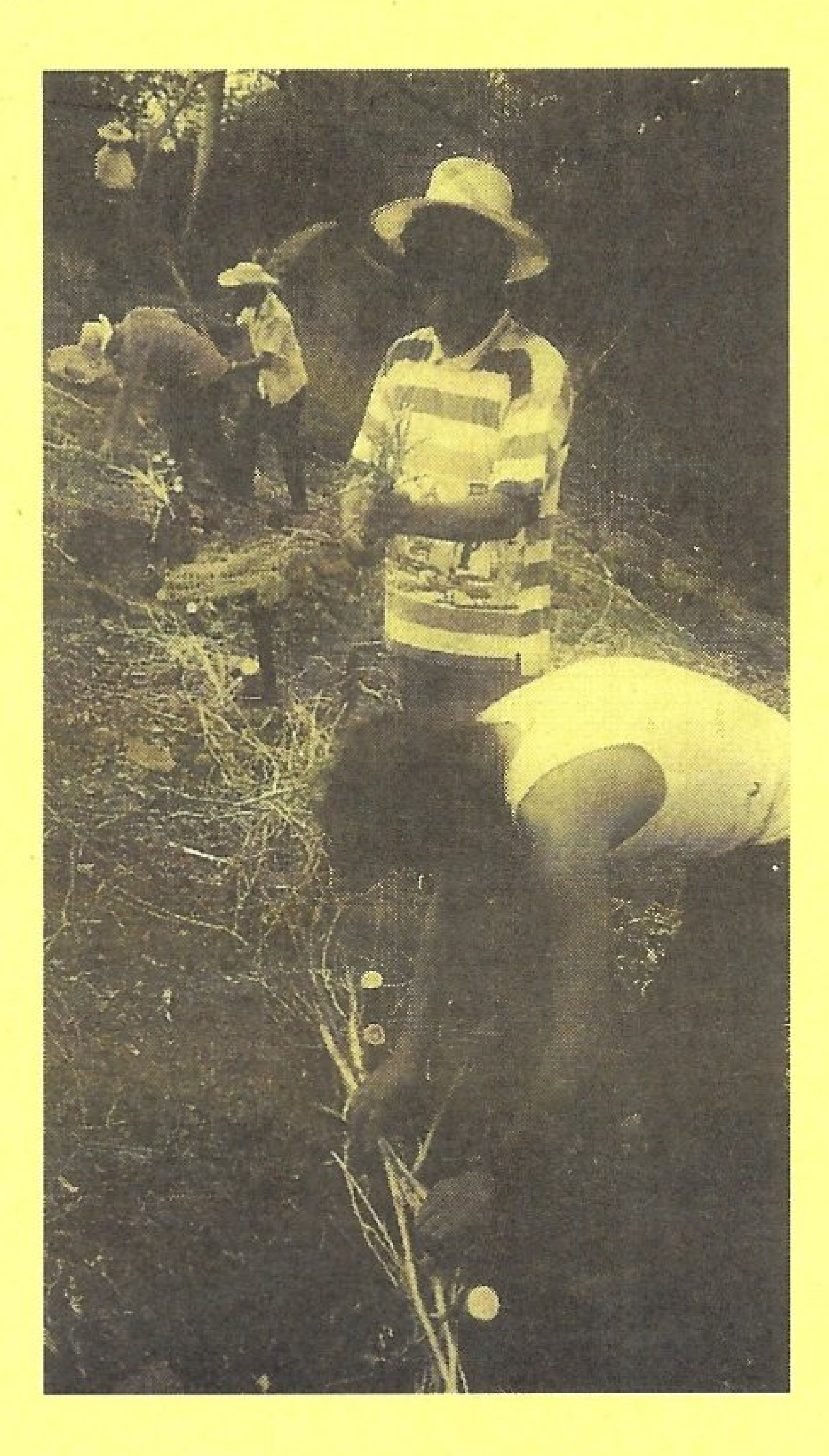
- La qualité du sol, les niveaux d'érosion.
- Le genre de graines utilisées.
- Le manque de nitrogène de la formule d'engrais. Les différentes manières de préparer et d'appliquer l'engrais.
- La situation climatique. (pluie, vents, etc.)

Les participants proposent les mesures suivantes pour cette année:

- Intégrer plus de «Gallinaza» à la formule de l'engrais ou un autre élément qui contienne plus de nitrogène, pour certains, le fumier de cheval ou de bétail est mieux.



- Utiliser d'autres formes d'engrais (engrais verts, frijol d'engrais).
- Appliquer l'engrais au sol et à la plante, pas comme le chimique qui ne nourrit que la plante et appauvrit la terre.



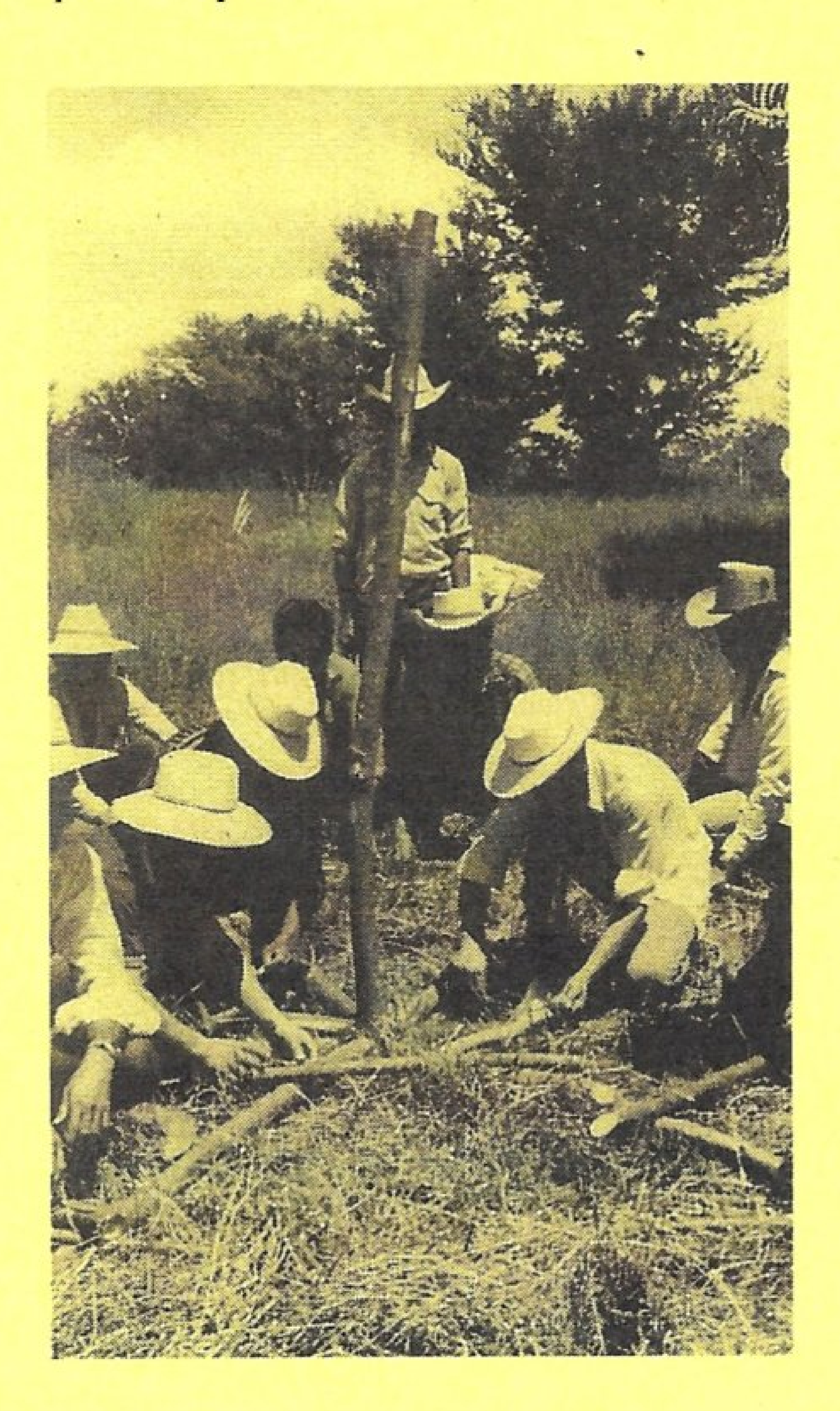
- Analyser le sol et commencer à appliquer d'autres mesures comme les terrassements.

Tonito, un producteur de Paz Opico nous interpelle: *Nous aimerions bien savoir si la FUNPROCOOP va continuer de promouvoir l'agriculture biologique, si nous continuons, nous devons renégocier certains accords pour les crédits car les pertes de cette années étaient trop grandes, on n'a rien gagné!* et Don Tito ajoute: *Nous, à Machacal, on ne sait pas très bien comment on va faire; comme on loue les terres... cette année le propriétaire nous a retiré le bout que moi j'ai ensemencé... donc, il faudra recommencer ailleurs. C'est un problème! Je dis à tous ces compañeros des autres coopératives qui ont profité de la répartition des terres, quelquefois, ils ne se rendent pas compte de tout ce qu'il possèdent!*

En tant que représentants de la FUNPROCOOP, nous avons informé les participants des mesures prises pour améliorer la production organique. Un agronome espagnol est en train d'investiguer sur les engrais, les

résultats sont prévus pour fin avril. L'installation d'un laboratoire d'analyse des sols dans le GECA; toutes les coopératives auront accès dès qu'il sera opérationnel, une demande a été faite à GVOM pour trouver un agronome compétent. Une commission spéciale est chargée d'étudier et d'analyser tous les cas de crédits concernant les coopératives qui ne peuvent pas payer pour les aider à renégocier avec la banque.

Au moment de l'évaluation de la journée, nous étions curieux de savoir si cette journée avait été utile et si les participants avaient appris quelque chose. De manière unanime: *On a beaucoup appris de l'expérience des autres producteurs, nous avons unifié l'expérience de nos coopératives, maintenant nous savons ce que nous pouvons améliorer et nous pouvons poursuivre avec l'assurance que nous allons le faire mieux que l'an passé!*





En tant que coordinateurs nous avons essayé, tout au long de la journée de recevoir et de reprendre les informations et les remarques que présentaient les producteurs et les représentants des coopératives. Ainsi nous avons pu déterminer plusieurs facteurs influençant la production. A notre grande surprise la mauvaise formule n'était qu'un des éléments et les informations récoltées et partagées ont permis de trouver des solutions et de repartir avec les idées claires sur ce qui reste à faire à chacun.

Cette journée nous a permis, une fois de plus de découvrir la richesse de tels moments dès que nous appliquons des méthodes qui permettent la participation réelle de tous. Chacun apprend des autres et nous construisons ensemble les nouvelles connaissances.

Nous sommes impressionnés par les réflexions des gens qui démontrent tant de volonté et de force face à l'adversité. Des regroupements de ce genre nous confortent dans le fait que nous ne sommes pas seuls face aux incidents de parcours, aux erreurs, si nous sommes d'accord de partager les décisions avec les coopérateurs-producteurs et de partager les responsabilités avec eux.

* FUNPROCOOP: Fondation pour la promotion des coopératives.

** GECA: Ecole de formation en élevage et culture.

Projet hydroélectrique d'une entreprise espagnole sur une rivière au Costa Rica

Les volontaires GVOM sont eux aussi confrontés au type de développement qui vise, comme partout et trop souvent, la rentabilité maximum pour une minorité. Pascale et André Kohli, volontaires à Perez Zerdon (Costa Rica) nous ont envoyé le témoignage de Pilar Ureña, membre de l'association Montaña Verde de Rivas au Costa Rica, dont ils font partie.

Il y a une année à peu près, quelques personnes de la communauté de Rivas, Costa Rica, ont pris connaissance par hasard de l'existence de 3 projets privés de génération électrique sur la rivière Chirripó-General, localisés sur la zone d'amortissement du Parc National Chirripó. Quand ils s'en sont aperçu, les démarches administratives étaient à un niveau très avancé; il n'y avait aucun intérêt à ce que ces démarches soient communiquées à la communauté.
Avec grande difficulté, nous avons pu avoir accès aux dossiers de toutes les institutions concernées: Service Electrique de l'Etat, Service des Forêts et de l'Environnement de l'Etat, Service Musée-Archéologie de l'Etat. De ces informations ont commencé à surgir beaucoup de questions qui, malgré nos démarches insistantes, ne sont toujours pas tirées au clair.

1. La loi permet aux entreprises privées de générer 20 megawatts pour chaque projet présenté. Pour tromper ces dispositions, ils ont créé alors 3 entreprises différentes avec les mêmes socios et de capital étranger. Ainsi, la restriction qui protège l'environnement a été évitée. Même les fonctionnaires du Service Electrique de l'Etat reconnaissent que techniquement, les 3 projets n'en font qu'un seul.

2. Les 3 entreprises, qui en réalité n'en font qu'une seule, sont dirigées par un secteur du Service Electrique, qui permet de prendre 90% des eaux de la rivière; ainsi, il ne restera plus que 10% d'eau de la moyenne annuelle dans la rivière. Il faut signaler que cette quantité d'eau a été inférieure au minimum annuel de cette rivière dans les 20 dernières années. Cette disposition du Service Electrique n'a aucun critère biologique. Selon les fonctionnaires de l'Université de Costa Rica, il est impossible de certifier que la vie dans la rivière et ses alentours ne va pas être affectée par une baisse d'eau si importante. Les 3 niveaux du projet s'étendent sur environ 15 kilomètres.

3. L'impact sur l'environnement, présenté au Service de l'Environnement, ne contient pas d'étude des effets de la diminution de l'eau sur les aqueducs de certaines communes qui pourraient obtenir l'eau par filtration de la rivière. Le Service des Eaux ne s'est toujours pas prononcé.

4. Rivas est enregistré comme site archéologique, mais aucune étude n'a été réalisée quant à l'impact sur le patrimoine archéologique. Au contraire, le musée a signé un accord avec l'entreprise pour superviser les mouvements de terre, une action qui pourrait survenir trop tard, si on tient compte des richesses archéologiques de la zone.

5. Les représentants de l'entreprise ont réitéré plusieurs fois qu'ils ne communiqueront pas avec la communauté jusqu'à ce qu'ils aient signé un contrat avec le Service Electrique. A ce moment, la communauté ne pourra plus rien faire... Ce projet ne tient pas compte du facteur humain et cela n'intéresse ni l'entreprise, ni les institutions d'Etat de consulter la communauté dans les prises de décisions.

6. Il est important de mentionner que la communauté n'a jamais fait d'objections quant à la génération hydraulique d'énergie; il faut reconnaître que c'est une option propre. Mais le projet ne compte pas de niveaux techniques qui peuvent assurer l'équilibre entre le développement et la nature. Il n'a pas de plan pour gérer la vallée, ainsi il est très facile de livrer nos ressources hydriques à des étrangers sans leur exiger de leur part des mesures correctives pour maintenir le renouvellement de cette ressource vitale. Il n'a pas non plus de plan catastrophe comme l'exige la loi.

Ces quelques points et beaucoup d'autres reflètent nos inquiétudes face à ces projets. Aucune institution n'a voulu répondre ouvertement à nos questions; nous espérons que la Défense de l'Habitant intervienne pour nous éclairer un peu plus dans ce marasme administratif.

L'Université Nationale a convoqué un débat où toutes les parties intéressées devraient être présentes; nous espérons que cette rencontre dissipera nos doutes. L'association a contacté Greenpeace Espagne.

GVOM garde le contact sur cette affaire... La suite au prochain numéro!

Rencontre annuelle et AG 1996

La rencontre annuelle et l'Assemblée générale de Frères Sans Frontières auront lieu respectivement les samedi 1er et dimanche 2 juin 1996 au Bouveret.

La rencontre et réflexion thématique du samedi, avec l'apport de Pierluigi Giovannini, portera sur les perspectives financières du mouvement: **quelles implications concrètes et quels défis pour FSF?** Tous les membres et autres personnes qui se sentent concernés par notre gestion au sens large, et par la recherche de fonds propres en particulier, sont cordialement invités à s'impliquer dans cette réflexion-action.

Le temps de travail s'étendra de 14h30 à 19h00. En cas d'intérêt, merci de vous inscrire au plus tôt au secrétariat de FSF:
tél. (037) 82 12 40, le matin
ou fax (037) 82 12 43

L'AG débutera le dimanche 2 juin à 9h30. Elle se déroulera dans sa forme administrative ordinaire avec, notamment, l'exposé des rapports d'activité des actifs du mouvement, la présentation des comptes, la représentation des volontaires engagés et des groupes régionaux.

Les convocations ont été envoyées aux membres de FSF. Pour toute personne concernée qui n'aurait pas, par erreur, été conviée, cet avis en tient lieu: elle est la bienvenue à l'AG 1996.

Décès

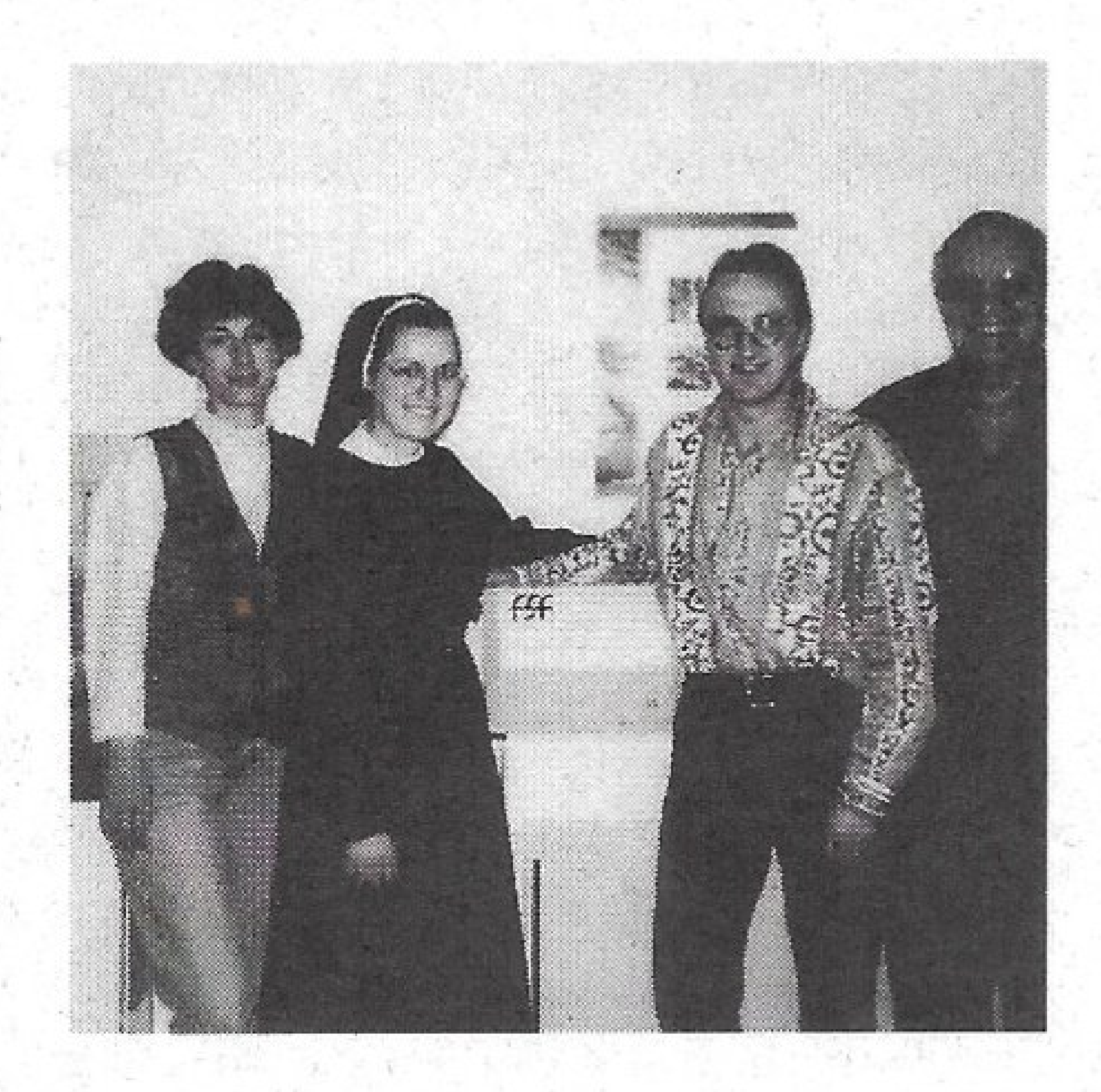
Elise Morel-Bruelhart, décédée à la fin mars, mère de Daniel Morel, ancien volontaire au Tchad.
Son adresse:
Daniel Morel
1751 Lentigny



Roberto Penarrieta, volontaire FSF à Sucre/Bolivie, lors de la 4e rencontre des peuples Guarani-Quechua à Yapusiri (2-3 février 1996).

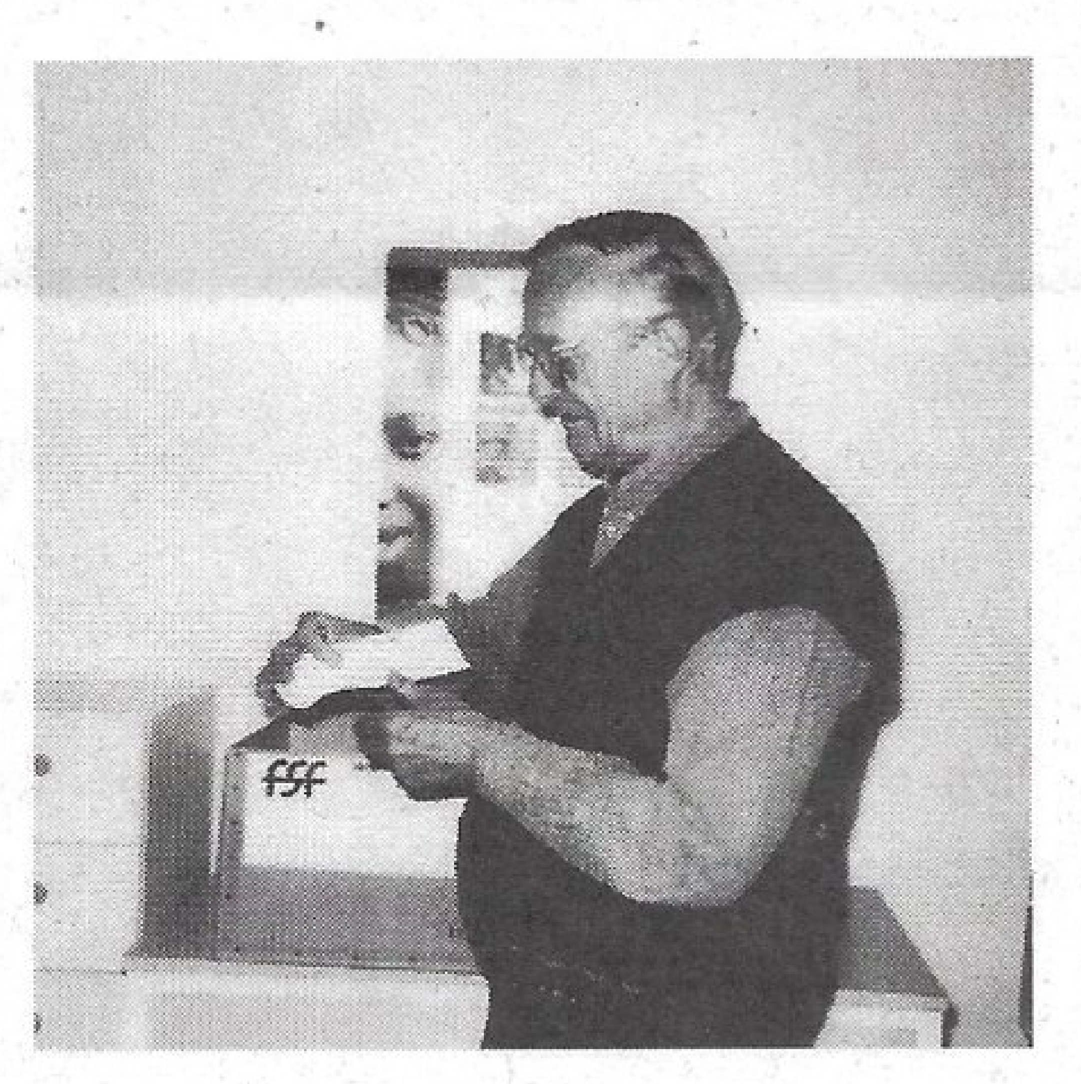
Concours FSF

Bravo et merci!





FSF remercie chaleureusement tous ceux qui ont participé à ce concours nous démontrant – une fois de plus – que la solidarité n'est pas un vain mot.



Résultat du tirage au sort

1er prix: 1 bon pour un billet d'avion de 1'200 fr.
Denise Burkardt, Vésenaz.

2e prix: 1 vélo tout-terrain
Patrice Mettan, Evionnaz

3e au 5e prix: 1 bon de 100 fr. dans un Magasin du Monde
Serge Philipona, Treyvaux
Catherine & Christian Hönger-Gasser, Moudon
Marie Bavaud, Fribourg

6e au 10e prix: 1 Questionary sur le monde et le tiers monde
Nathalie Furrer, Sierre
Alexandre Pittet, Porsel
Emmanuel Convers, Cugy
Anne-Marie Andrieu, Yens
Liliane Maury Pasquier, Genève

216 participants au tirage au sort des gagnants, effectué par les collaborateurs de Missio OPM et USM, le 15 avril 1996 au secrétariat de FSF à Fribourg.

81 participants ont répondu juste à toutes les questions, à savoir:

1 a)	5 c)
2 a)	6 a)
3 a)	7 c)
4 a)	8 a)

Pour le détail des questions, voir le n°2, p. 13.

Le bénéfice net du concours s'est élevé à 8'800 fr.

Le 1er prix a été offert par **BADAN Voyages, à Lausanne**. Un grand merci à cette entreprise; et si vous cherchez un «voyagiste»...

Comment vivons-nous notre retour à Genève

par Liliane et Gérard Sermet

Comme volontaires d'Eiréné, nous avons vécu de 1992 à fin 1995 au Niger, d'abord à Agadez, puis dans la capitale Niamey.
Nos activités professionnelles consistaient en la coordination des différentes activités d'Eiréné et de la direction du programme d'appui à l'autopromotion paysanne à Agadez (PAAP).
De toutes nos missions à l'étranger, celle-ci fut la plus difficile à gérer à cause de la situation d'insécurité perturbant la bonne marche du programme, des relations parfois conflictuelles entre collaborateurs expatriés et/ou nationaux, et du décès des parents de Liliane.
Et pourtant, cette expérience reste très riche et bénéfique pour notre futur travail.

Dans cet article, nous allons évoquer notre retour à Genève. Comment nous sommes-nous réhabitués à la vie helvétique?
Nous verrons également quels parallèles nous pouvons faire entre notre vécu africain et nos activités professionnelles actuelles. A ce propos, nous avons eu beaucoup de chance. En effet, dès notre retour, notre employeur - le Département de l'Instruction Publique - nous confiait la responsabilité de deux structures d'accueil dans une commune suburbaine genevoise. De quoi s'agit-il? Les enfants de requérants d'asile en provenance de pays en guerre partagent leur temps scolaire entre leur classe et la structure d'accueil. Leur nombre varie régulièrement, les départs sont compensés par de nouvelles arrivées. C'est toute la difficulté de travailler avec des populations de réfugiés. En moyenne, une cinquantaine d'enfants venant des quatre coins du monde, mais principalement d'ex-Yougoslavie, fréquentent à mi-temps nos structures. Nous essayons de créer un climat propice à la vie en communauté qui favorisera l'apprentissage de notions en français, math, écriture, etc. D'autres collègues les accueillent dans leur classe pour leur permettre de s'intégrer aux autres élèves et suivre les leçons d'éducation physique, activités créatrices, musique, environnement, etc.
Les relations et échanges entre adultes sont très bons, ce qui offre aux enfants différents lieux d'enrichissement. Quel plaisir de travailler dans de telles conditions.
Pour chaque élève, il faut essayer de comprendre leur vécu antérieur (violence, méfaits de la guerre, exode, éclatement de la famille, etc.) et mesurer leur niveau scolaire, s'ils ont eu l'occasion de fréquenter l'école dans leur pays. Pour nous, il est très important de valoriser les langues d'origine parlées par nos élèves. Les plus âgés ont des souvenirs plus douloureux et précis que ceux de quatre et cinq ans dont certains sont nés en Suisse. Nous collaborons non seulement avec les enseignants mais aussi avec des assistantes sociales. Elles sont en contact direct avec les parents. Ces échanges sont bénéfiques. Ils nous permettent de mieux comprendre ce que vivent ces familles, et quelles sont leurs attentes. Certaines d'entre elles souhaiteraient rentrer dans leur pays; d'autres ne le désirent pas. Au bénéfice d'un livret provisoire, elles devront quitter la Suisse dès que possible.

Un parallèle peut être fait entre notre vécu sur sol africain et nos activités professionnelles actuelles:
- collaboration et échanges entre plusieurs intervenants
- compréhension et approche de cultures et de modes de vie différents
- inquiétude des populations concernées et incertitude quant à l'avenir.

Suite à l'accord de Dayton, nous suivons de près l'évolution de la situation en ex-Yougoslavie. Pour les enfants, ce climat crée des tensions; c'est avec beaucoup de doigté qu'il faut gérer tout ce petit monde.

En dehors de notre travail qui nous donne pleinement satisfaction, nous consacrons du temps à trier nos diapositives et photos ramenées du Niger. Ainsi, nous voyons défiler beaucoup de souvenirs, de visages d'amis et de collaborateurs. Nous invitons par petits groupes toutes personnes intéressées par notre vécu africain... tels qu'enseignants, sympathisants Eiréné, amis et connaissances. Ces échanges nous permettent d'évoquer des problèmes de coopération, de relations Nord-Sud et des différences et ressemblances socio-culturelles.

Petit à petit, nous nous réhabituons à la vie européenne. Nous sommes très heureux d'être à nouveau auprès de nos familles. A Genève, ce qui nous manque le plus, c'est le soleil qui joue à cache-cache avec le brouillard et la vie en plein air. Parfois, nous éprouvons un sentiment de stress dû entre autres au rythme effréné de la civilisation moderne, aux grands choix d'activités. Nous sentons également une certaine morosité causée par un taux de chômage grandissant et une augmentation du nombre de pauvres. L'abondance du matériel nous choque.

Par les medias, nous essayons de nous tenir informés des événements récents survenus au Tchad et au Niger. Le coup d'état nigérien ne nous a pas autrement surpris, nous le pressentions déjà lorsque nous étions à Niamey. Quelles conséquences aura-t-il sur l'appui financier des bailleurs de fonds et sur l'application de l'accord de paix entre la rébellion touarègue et le gouvernement? Au Tchad, le calendrier électoral pourra-t-il être respecté malgré l'échec des négociations de Franceville au Gabon?

Six mois après notre retour, nous constatons déjà tout l'apport positif que notre vécu nigérien a sur notre vie professionnelle et quotidienne. Nos expériences interculturelles nous permettent de mieux comprendre certaines réactions des enfants qui nous sont confiés. Nous avons également appris à prendre nos distances face aux événements et à les relativiser.
Nous nous rendons compte quelle chance nous avons eue de pouvoir vivre ces expériences outre-mer et tout le bénéfice que nous en retirons lors de notre retour en Suisse.

Conférence des Nations Unies
La lutte syndicale – 23 avril 1996

Pays riches, pays pauvres

L'écart continue de se creuser

Le fossé entre pays riches et pays pauvres continue de se creuser. Au début des années 60, les 20 % des pays les plus riches disposaient d'un revenu moyen par habitant 13 fois supérieur à celui des 20 % les plus pauvres. Trente ans plus tard, le revenu des premiers est 18 fois plus élevé que celui des seconds. Ces observations figurent dans un rapport de la Conférence des Nations Unies sur le commerce et le développement (CNUCED) consacré à la situation dans les pays les moins développés.

Ce n'est pas tant parce que les riches seraient devenus encore plus riches que les inégalités se sont accrues, mais par le fait que la part des plus pauvres a reculé. Ces derniers détenaient 4,9 % des richesses mondiales en 1960, mais plus que 3,6 % en 1990. Une trentaine de pays figurent dans le groupe des pays les plus défavorisés, dont la grande majorité en Afrique noire.

La CNUCED n'est en outre guère optimiste quant à l'avenir immédiat de ces pays. Ils n'ont rien à attendre de positif du processus de mondialisation de l'économie. Il y a vingt ans, leurs exportations ne représentaient que 0,7 % du commerce mondial. Et cette part a décliné depuis lors. La CNUCED ne voit guère, sinon à long terme, les bénéfices éventuels que ces pays pourraient retirer des accords de libéralisation des échanges commerciaux signés dans le cadre du GATT. Est-ce une manière diplomatique de dire jamais?

Economie
La lutte syndicale – 23 avril 1996

Deuxième rang

La surévaluation de notre monnaie n'est pas perdue pour tout le monde. Elle permet aux entreprises de racheter à bon compte des sociétés étrangères. En 1994 et 1995, la Suisse s'est située au deuxième rang, derrière l'Angleterre, des investisseurs étrangers aux Etats-Unis. Au cours de la seule année dernière, les entreprises suisses ont investi 13 milliards de francs, dont près du tiers pour la recherche et le développement, principalement dans les domaines de la pharmacie, de la chimie, des instruments médicaux et de la nutrition. Près de un chercheur sur trois employés par des sociétés helvétiques travaillent désormais aux Etats-Unis.



Comme tout le milieu associatif, Eirene, GVOM et FSF se ressentent des hausses généralisées des frais (PTT, AVS, impression,...) tandis que les recettes ne suivent pas la même courbe, malgré une légère augmentation du nombre d'abonnés qui nous réconforte. C'est dans ces moments que les économies les plus infimes deviennent nécessaires. Dans ce domaine, vous, membres et abonnés, pouvez nous aider de plusieurs manières, pour que l'argent que vous versez ne finisse pas en frais administratifs inutiles et évitables:

- en payant par votre CCP ou par votre banque. Les PTT prélèvent en effet une taxe sur tout versement effectué au guichet. Ainsi, vos versements jusqu'à 50 fr. sont diminués de 1.10 fr. (bulletin vert). Cette taxe augmente avec le montant.

- en communiquant vos **changements d'adresse directement au mouvement concerné.** Tout courrier mal adressé nous revient avec la nouvelle adresse, ce qui nous est facturé 30 centimes chaque fois.

Merci d'avance.

– LES PASSAGERS QUI DÉSIRENT ENCORE DESCENDRE À GENÈVE ! ...S'IL VOUS PLAIT ?

JD LIECHTI 96

Rédaction

Av. Juste-Olivier 11
CH-1006 Lausanne
CCP 10-10580-2

FSF

Frères sans frontières
Case postale 129
CH-1709 Fribourg
CCP 17-7786-4

GVOM

B. Faidutti-Lueber
R. Henri-Mussard 6
CH-1208 Genève
CCP 10-20968-7

EIRÉNÉ

Service chrétien international pour la paix
Comité suisse CP 2262
CH-2302 La Chaux-de-Fonds
CCP 23-5046-2

Changement d'adresse

Prière de l'annoncer directement au mouvement concerné

«Interrogation» paraît huit fois par année

Il est adressé aux membres de nos organismes selon les statuts

Impression:

Imprimerie Glasson SA – Rue de la Léchère 10 – CH-1630 Bulle

JAB – 1033 CHESEAUX-SUR-LAUSANNE